

Dans le premier cas, il est de mauvaise foi en feignant de croire que j'ai voulu faire là une peinture des défauts inhérents à notre caractère national.

Dans le second cas, il écrit, comme à l'ordinaire, sans comprendre le premier mot de la question qu'il aborde.

S'il l'a lu en entier, il a dû remarquer que le passage incriminé faisait immédiatement suite à la phrase qu'on va lire :

"On a tellement faussé l'éducation du peuple, atrophié son intelligence, émoussé sa sensibilité morale, paralysé tous ses bons mouvements et refroidi l'enthousiasme de ses sentiments généreux, qu'il est devenu une proie facile entre les mains de nombreux exploitateurs recêtus d'une autorité aussi contestable que facilement usurpée."

Venant à la suite de ce qui précède, le passage incriminé, qu'il tienne ou non de l'hyperbole, est dirigé contre les corrupteurs de conscience, contre les artisans de notre dégradation, contre ceux qui, à force de ruse, de bassesses et de servilisme, ont réussi à fausser l'expression du sentiment populaire au point que l'étranger, nous jugeant par les actes de ceux qui sont censés nous représenter, nous prendrait pour un peuple servile, idiot, vénal et mesquin.

Ce sont ces fantoches que j'ai voulu flétrir comme ils méritent d'être flétris.

C'est parce que j'aime le peuple canadien que je me fais un devoir de jeter le cri d'alarme.

Il s'agit d'arrêter la gangrène dans son œuvre de destruction ; et s'il faut cautériser la plaie, ce ne sont pas les rugissements des gangrénés qui me détourneront de ce pénible devoir.

Dans l'article en question, les repoussantes figures des incurables propagateurs de la contagion étaient assez fiélement portraiturées pour qu'il n'y eût pas d'équivoque possible.

La *Minerve* entre autres y était accusée d'avoir arboré les couleurs orangistes à l'occasion de la mort de sir John A. Macdonald. C'est ce passage qui a dû la frapper le plus si elle a pris connaissance de tout l'article, comme elle aurait dû le faire avant de le juger.

Si elle a vu cela, son dépit s'explique ; mais il lui sied bien de faire semblant de défendre le peuple contre ses amis dévoués, lorsque depuis douze ans elle a constamment prêté main forte à ceux qui font tout leur possible pour l'avilir. Ce qui se passe actuellement à Ottawa prouve jusqu'à quel point elle et ses amis ont réussi dans leur œuvre démoralisatrice.

La maladie gagne le peuple, et la preuve c'est qu'il reste impassible en face des turpitudes qu'on lui dévoile chaque jour.

L'Événement, qui n'a pas davantage lu mon article, y va aussi de son petit bout d'appréciation. Ecoutez le, c'est tout simplement une paraphrase des insanités de la *Minerve* :

"Cette diatribe est tout simplement outrageante et déplacée. Nous ajouterons qu'elle est souverainement injuste.

"Il se peut que nous comptions des gâteaux et même des avilis dans notre population — quel pays n'en compte pas ? — mais c'est un peu raide de conclure ainsi du particulier au général.

"Notre peuple, pris dans son ensemble, est encore supérieur à bien d'autres peuples. La politique lui a fait du mal sans doute, et elle en fait encore chaque jour. C'est une colossale bêtise néanmoins que de prétendre qu'elle a transformé son caractère, qu'elle lui a fait perdre sa droiture d'esprit, et qu'elle a émoussé complètement le sens moral de toute notre population.

"Les causes de démoralisation existent ici comme partout ailleurs, elles font même de nombreuses victimes ; mais c'est tomber dans une extravagante exagération que d'affirmer avec l'aplomb de la *Canada-Revue* que tout le corps social est gangréné, que la corruption a souillé tous les habitants de ce pays.

"L'écrivain qui a imprimé de pareilles choses sur notre compte fait preuve d'une ignorance profonde ou d'une insigne mauvaise foi. Il n'y a pas à sortir de là. Ses affirmations pèchent par invraisemblance en même temps qu'elles constituent une insulte à la majorité des habitants du pays qui est hautement respectable.

"Nous admettons qu'il y a des abus à corriger. Ceux-ci ne sont pas tels cependant qu'un journal soit justifiable de décréter notre déchéance et de proclamer que nous sommes de la pâte dont on fait des îlotes ou les déclassés."

L'*Étendard*, dont le rédacteur a lu tout mon article, est beaucoup moins sévère. Voici ce qu'il dit :

Nous voudrions pouvoir dire avec le confrère que "c'est une colossale bêtise de prétendre que la politique a transformé le caractère et a émoussé le sens moral de notre population."

Malheureusement tout observateur impartial devra reconnaître qu'il y a beaucoup de vrai dans les dénonciations du *Canada-Revue*.

Seulement, la *Revue* attribue à la politique en général ce qui est l'œuvre du funeste esprit de parti dont elle est elle-même atteinte.

En effet, l'écrivain de la *Revue* jette la faute de cette décadence de notre peuple sur la seule administration conservatrice.

Les conservateurs sont les seuls coupables, d'après lui.

"Ces pelés, ces galeux, ont fait seuls tout le mal."

Le mal est plus grand encore que ne le croit le confrère, parce qu'il est plus général.

Si le ban-leau du parti pris pouvait lui tomber des yeux, il reconnaîtrait qu'il y a autant de corruption d'un côté que de l'autre, et que le salut est dans une sincère et saine indépendance.

Si l'auteur de l'article : *La déchéance d'un peuple* est sincère, qu'il se rallie à ce groupe d'hommes consciencieux qui luttent contre la corruption et la mauvaise administration sans acception de couleur politique, qui veulent empêcher la démoralisation du peuple en réveillant la conscience publique endormie, qui veulent secouer, enfin, les chaînes humiliantes qui retiennent le peuple dans le plus abject des esclavages, et que l'on appelle : *l'esprit de parti*.

L'*Étendard* et moi nous sommes bien près de nous entendre. D'autant plus que je partage son opinion au sujet de l'esprit de parti. Je n'ai jamais dit que, la contagion du mauvais exemple aidant, il ne pourrait pas se faire que la décadence de nos mœurs politiques déteignit même sur certains membres du parti libéral. Mais ce dernier ne saurait en être tenu responsable puisque ses adversaires ont presque toujours été au pouvoir à Ottawa, où ils font encore la pluie et le beau temps. Il y a bien longtemps que je suis rallié